

Hommage au général Colson, mort à la bataille de Reichshoffen (6 août 1870)

Mickael Mathieu

▶ **To cite this version:**

Mickael Mathieu. Hommage au général Colson, mort à la bataille de Reichshoffen (6 août 1870). Connaissance de la Meuse, 2020, La Meuse et les Meusiens en 1870-1871, 138, pp.12-15. hal-03214228

HAL Id: hal-03214228

https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03214228

Submitted on 12 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

1870-2020 : hommage au général Colson, 150 ans après sa mort



1 Buste du général Colson à Saint-Aubin-sur-Aire (photographie : Mickaël MATHIEU).

Introduction : Les monuments commémorant la guerre de 1870 sont minoritaires en Meuse. Or, le souvenir de ce conflit apparait à trois endroits dans le village de Saint-Aubin-sur-Aire : une plaque commémorative sur les murs de la mairie, un buste au centre du village et un tombeau monumental dans le cimetière. Un même nom y revient à chaque fois : celui du général Émile Colson, tué à Reichshoffen[1] le 6 août 1870. Par ces supports, Saint-Aubin-sur-Aire honore la mémoire de cet officier originaire du village, où il repose depuis 1871. En ce 150e anniversaire de la guerre de 1870, l'occasion est venue de rappeler la carrière de ce général meusien, ainsi que les circonstances de sa mort au champ d'honneur.

I) L'ascension d'Émile Colson

Joseph Émile Colson est né à Saint-Aubin-sur-Aire le 29 janvier 1821. Il est le quatrième et dernier fils du cultivateur François Joseph Colson (1790-1824) et d'Anne Berthémy (1790-1880). Le jeune Émile Colson vit dans des conditions modestes et il n'a que 3 ans lorsque son père meurt prématurément. Mais dans sa famille, il y a des personnes qui ont réussi de belles carrières. Son grand-père Augustin Joseph Colson était médecin, et son oncle Nicolas Joseph Colson a été officier militaire, participant à des campagnes de Napoléon Ier et étant fait chevalier de la Légion d'Honneur en 1811. Ces exemples ont inspiré les frères Colson : l'ainé Joseph Clément (1814-1902) fait carrière dans les contributions directes, le cadet Eugène Nicolas (1817-1861) devient médecin comme son grand-père, et Émile marche sur les pas de son oncle. Après ses études au collège royal de Nancy, il s'engage volontairement dans l'armée en 1839, à l'âge de 18 ans.

Il est alors soldat au 67e régiment d'infanterie de ligne, mais aussi élève à l'école militaire de Saint-Cyr, dont il sort deux ans plus tard major de promotion avec un grade de sous-lieutenant. Sa formation n'est pas terminée car il intègre en 1842 l'école d'application d'État-major. Il la quitte en 1844 avec un grade de lieutenant et commence à servir simultanément dans des unités actives et des états-majors.

[1] En fait, à Frœschwiller.



2 État-major du général Renault (au centre, pointant du doigt sur la table) en 1856-1857. Émile Colson (derrière le général) est son aide de camp (source : Gallica).

Le lieutenant Colson s'y révèle comme un officier travailleur et zélé aux yeux de ses supérieurs. Une de ses évaluations fait ressortir qu'« il sert avec le feu sacré ». Ces traits de caractère lui valent l'estime de ses chefs et favorisent son ascension dans la hiérarchie militaire jusqu'au grade de général de brigade le 27 février 1868. Très investi dans ses fonctions, Émile Colson ne se marie qu'en 1863, entre deux affectations à l'étranger, avec Frédérique Kuhlmann (1837-1894). Celle-ci est issue d'un milieu fortuné, son père Charles Frédéric Kuhlmann est un industriel et président de la chambre de commerce de Lille.

II) Un officier sur tous les fronts

Le général Colson a eu une carrière bien remplie, comme en atteste ses portraits où on le voit porter de nombreuses décorations. C'est à partir de ces médailles que nous allons évoquer son parcours militaire.



3 Portrait du général Colson (Musée de la Guerre de 1870 et de l'Annexion, Gravelotte).

À son cou, le général porte la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur, obtenue en 1864. Émile Colson s'est vu recommandé pour la Légion d'Honneur une première fois en 1847, pour « faits de guerre » alors qu'il participe aux expéditions françaises en Algérie. Mais c'est en 1851 qu'il est fait chevalier de l'ordre. En 1855, alors qu'il participe à la guerre de Crimée avec l'armée d'Orient, il est promu au rang d'officier de la Légion d'Honneur. Cette distinction lui est décernée quelques jours après qu'il ait été blessé pendant le siège de Sébastopol, lors d'un assaut contre la tour Malakoff. Le général Colson porte d'ailleurs sur sa poitrine une autre décoration témoignant de son engagement dans cette campagne : la médaille de Crimée[2]. Les agrafes mentionnent les trois batailles auxquelles il a participé pendant ce conflit : l'Alma, Inkerman (où sa conduite lui a valu une citation à l'ordre du jour) et Sébastopol.

Aux côtés de sa médaille de Crimée, le général Colson porte deux décorations rappelant sa participation à la campagne d'Italie en 1859 : la médaille d'Italie et la médaille de la valeur militaire de Sardaigne[3]. Au sortir de nouvelles expéditions en Algérie (1856-1859), il a servi au sein de l'armée d'Italie, combattant aux côtés des troupes du royaume de Piémont-Sardaigne contre les Autrichiens lors des batailles de Palestro, Magenta et Solferino.

[2] Médaille créée par les Britanniques, à l'effigie de la reine Victoria, avec le ruban bleu ciel et les trois agrafes.
[3] La médaille d'Italie est à l'effigie de Napoléon III, avec un ruban rayé rouge et blanc. La médaille de la valeur militaire de Sardaigne est celle avec le ruban bleu foncé, arborant la croix de Savoie.

Sur son portrait, Émile Colson porte en dessous de ces trois médailles une décoration russe. Après l'Italie, il s'est vu affecté comme attaché militaire auprès de l'ambassadeur de France en Russie. En 1860, il part donc pour Saint-Pétersbourg où il reste pendant 3 ans. Pendant cette période, il suit une campagne de l'armée russe dans le Caucase au cours de l'hiver 1860-1861. Sensible à sa participation, le *Tsar* Alexandre II lui décerne la croix de Sainte-Anne[4].

La cinquième médaille que le général porte sur sa poitrine est celle de Grand'Croix de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand. Après la Russie, Émile Colson est nommé en juin 1863 chef d'état-major de la division française à Rome, chargée de défendre le pape et les États pontificaux. Ayant participé à cette mission de protection jusqu'en 1864, le général est récompensé de ses services à Rome par cette médaille pontificale en 1868. Au moment où il la reçoit, il est le chef de cabinet du ministre de la Guerre.

III) « C'était un soir, la bataille de Reichshoffen… »

Le 17 juillet 1870, alors que la France s'apprête à déclarer la guerre à la Prusse, le général Colson est nommé à Strasbourg comme chef d'état-major général du 1er corps d'armée, sous les ordres du maréchal Patrice de Mac Mahon. Cette grande unité est rattachée à l'armée du Rhin et reçoit la mission de couvrir l'Alsace, mais elle n'a son effectif complet que le 1er août. Au début de la guerre de 1870, le général Colson reste aux côtés de Mac Mahon à Strasbourg jusqu'au 4 août, jour de la défaite française de Wissembourg. Ce soir-là, les deux officiers vont à Reichshoffen où ils se préparent à un nouvel affrontement contre les troupes de la IIIe armée allemande[5] du *Kronprinz* Frédéric-Guillaume de Prusse autour de Frœschwiller. Le lendemain, le général accompagne son supérieur pour reconnaitre le terrain et visiter les troupes françaises qui prennent leurs positions. À ce moment-là, il sait que les Prussiens disposent de troupes plus nombreuses alors que les effectifs français ne sont pas au complet. Au petit matin du 6 août 1870, le général Colson rejoint le maréchal de Mac Mahon qui veut replier ses troupes vers les Vosges avant de livrer bataille. Mais ils sont devancés par les événements en cours : une reconnaissance offensive de soldats bavarois, repoussée par les Français marque le début de la bataille dite « de Reichshoffen »[6]. Elle reste indécise jusqu'au début de l'après-midi, lorsque Le *Kronprinz* lance une attaque générale qui fait basculer l'avantage en faveur du camp allemand. Son armée, en supériorité numérique et bien appuyée par l'artillerie, attaque sur plusieurs points du front et menace d'encercler les troupes françaises.

Vers 15h, des soldats prussiens sortent du bois de Niederwald, près du hameau d'Elsasshausen[7] où le maréchal de Mac Mahon observe la bataille depuis le sommet d'une colline[8]. Malgré la menace qui s'approche, celui-ci fait appel à ses troupes stationnées du côté de Frœschwiller pour contre-attaquer. D'après certains récits, c'est le général Colson qui a été

[4] Médaille en forme d'étoile à 8 branches en diamant, avec un cercle au centre.
[5] Les troupes allemandes qui ont combattu à la bataille dite de Reichshoffen venaient de Prusse, de Bavière et du Wurtemberg.
[6] Bataille de Wœrth (« *Schlacht bei Wörth* ») pour les Allemands.
[7] À deux kilomètres au Sud de Frœschwiller, sur le territoire de cette commune.
[8] Ce lieu, où se trouvait un noyer, a été baptisé par la suite « noyer de Mac Mahon ».

chercher des renforts, revenant à Elsasshausen avec le 96e régiment d'infanterie de ligne qu'il lance à l'assaut du Niederwald. Mais dans ce secteur boisé et vallonné se trouvent de nombreux soldats prussiens, bien cachés par la forêt, les cultures et le vignoble. Leurs fusils et leurs canons nourrissent un feu intense face aux assaillants français, décimés et contraints au repli. À ce moment-là, le général Colson est auprès de Mac Mahon sur les hauteurs d'Elsasshausen, observant tant bien que mal les combats en cours. En effet, les tirs incessants des Prussiens soulèvent une grande quantité de poussière, nuisant à la visibilité environnante. C'est alors que le général est touché par une balle allemande[9] qui le tue sur le coup, il avait 49 ans. Quelques minutes après avoir vu mourir son chef d'état-major juste à côté de lui, le maréchal ordonne la retraite française, ainsi qu'une charge de cavalerie[10] pour couvrir ce repli. Vaincus, les soldats français abandonnent le champ de bataille sur lequel gît le cadavre du général Colson. D'abord enterré dans une petite prairie forestière, il y repose pendant 7 mois jusqu'à ce que sa veuve Frédérique le fasse exhumer. Le corps du général Émile Colson revient ensuite dans son village natal de Saint-Aubin-sur-Aire, où il est inhumé le 8 mars 1871 dans le cimetière communal.



4 Tombe du général Colson (Photographie : Mickaël MATHIEU).

Mickaël MATHIEU

Docteur en histoire contemporaine – université de Lorraine

[9] Les versions diffèrent : certaines disent que le général Colson a reçu une balle dans la tête, d'autres en plein cœur.

[10] C'est l'une des charges de cavalerie française célébrées dans la chanson « La bataille de Reichshoffen ».

Bibliographie et sources :

- Archives départementales de la Meuse, 2 E 464 (5 et 11).
- Base Léonore, LH/574/9, LH/574/25, LH/574/34.
- CHÂLUS, Adémar de, *Wissembourg, Frœschwiller, retraite sur Châlons : guerre franco-allemande de 1870-1871*, Paris, Libraire militaire Dumaine, 1882.
- GOURDON, Alexandre, ROLIN, Vincent, *Dictionnaire des généraux du Second Empire (1851-1870)*, Paris, Anovi, 2015.
- MONZIE, Eugène de, *La journée de Reichshoffen : avec carte et pièces officielles*, Paris, V. Palmé, 1876.
- PORTE, Rémy, *La bataille de Reichshoffen (ou de Frœschwiller)*, https://www.defense.gouv.fr/
- Service Historique de la Défense, 8 YD 3703.
- TOUCHEMOLIN, Alfred, *Guide du touriste sur le champ de bataille de Frœschwiller*, Strasbourg, Édouard Fietta, 1871.